

LIBERATION

EXTENSION D-DAY



3

PRÉSENTATION



Extension D-DAY
Jeu par scénario
Jeu en mode CAMPAGNE

4 - 5

SCÉNARIO 1 - EXTENSION D-DAY



Matériel
Spécification du scénario
Action COMMUNICATION

6 - 7

SCÉNARIO 1 - EXTENSION D-DAY



Préparation du scénario :
Das Reich

8 - 9

SCÉNARIO 1 - DAS REICH - CONTENU HISTORIQUE



Les maquis forteresse
La stratégie du maquis du Limousin
La stratégie du nid de frelons et de la tortue
La traînée sanglante - la division Das Reich

10 - 11

SCÉNARIO 1 - DAS REICH - CONTENU HISTORIQUE



La traînée sanglante - la division Das Reich
Georges Guingouin

12 - 13

SCÉNARIO 1 - DAS REICH - CONTENU HISTORIQUE



Violette Szabo
Roger Lescure
Robert Maloubier

14 - 15

SCÉNARIO 2 - EXTENSION D-DAY



Matériel
Spécification du scénario
Action COMMUNICATION
DROP ZONE

16 - 17

SCÉNARIO 2 - EXTENSION D-DAY



Préparation du scénario :
Le réduit breton

18 - 19

SCÉNARIO 2 - RÉDUIT BRETON - CONTENU HISTORIQUE



Overlord en Bretagne
Une histoire oubliée
Les Special Air Service
Qui ose gagne

20 - 21

SCÉNARIO 2 - RÉDUIT BRETON - CONTENU HISTORIQUE



Paul Chenailler
Jeanne Bohec
Pierre Bourgoïn

22 - 23

CONTENU HISTORIQUE - MÉDAILLES



Roland Clee
Conclusion
CARTES MÉDAILLES

LIBERATION

EXTENSION D-DAY



L'extension D-DAY :

6 Juin 1944, les forces Alliées débarquent en Normandie. Ordre est donné à tous les maquis de tout faire pour retarder l'arrivée des renforts de l'occupant sur la tête de pont.

La résistance parviendra t-elle à transformer le plan Overlord en succès ou l'occupant parviendra-t-il à repousser son ennemi en Normandie, c'est à vous d'en décider...

Jeu en mode SCÉNARIO :

Chacun des 2 scénarios de l'extension D-DAY peut être joué séparément.

Pour cela, il suffit de suivre l'encadré de la page d'installation. Dans ce cas, la partie se termine par une victoire des joueurs RÉSISTANTS ou du joueur OCCUPANT.

Chaque scénario est symbolisé par un logo présent sur le matériel de jeu qui permet de préparer rapidement le matériel en sélectionnant les cartes avec ce visuel.



Jeu en mode CAMPAGNE :

L'extension D-Day vous permet d'insérer 2 nouveaux scénarios dans la CAMPAGNE, DAS REICH puis RÉDUIT BRETON s'insèrent dans l'année 1944 après GLIÈRES et VERCORS si vous possédez également l'extension ALPINE et avant le scénario 1944 du jeu de base





1944

Matériel du scénario DAS REICH :

Le matériel de jeu nécessaire au scénario « DAS REICH » combine des éléments de la boîte de base et de l'EXTENSION D-DAY :

8 cartes RÉSISTANT (RD01 à RD08) et 6 cartes à 1 COMPÉTENCE FRANC-TIREUR (RD09).



10 cartes MISSION (MD01 à MD10).



10 cartes LIEU (ND01 à ND04).



6 cartes MÉDAILLE (TD07 à TD12).



2 cartes OBJET (TSF et RONÉO) pour chaque joueur RÉSISTANT.



Les cartes SAS (RD10) ne sont pas utilisées dans ce scénario.



Début de partie scénario seul

Si vous ne jouez pas le mode CAMPAGNE, vous devez préparer le jeu ainsi :

Sélectionnez un exemplaire de chacune de ces cartes de la boîte de base : journaliste (R001), faussaire (R002), messenger (R003), radio (R004), espion (R006), résistant (R007), maquisard (R008). Chaque joueur RÉSISTANT pioche 2 cartes au hasard parmi celles-ci qu'il ajoute à ses cartes OBJET. Mélanger 6 cartes FRANC-TIREUR (RD09) avec les cartes RÉSISTANT de l'extension D-DAY (RD01 à RD08) et mélanger l'ensemble pour former la PIOCHE de cartes RÉSISTANT.

Fin de partie en mode CAMPAGNE :

Le joueur OCCUPANT retire définitivement du jeu toutes les cartes RÉSISTANT qu'il a capturées. Ces cartes ne seront plus disponibles jusqu'à la fin de la CAMPAGNE. Toutes les autres cartes RÉSISTANT continueront d'être utilisées pour la suite.



Le joueur OCCUPANT retire toutes les cartes LIEU de sa PIOCHE et conserve 1 carte de chaque sorte : V-MANN. (N001), RAID (N002), et WEHRMACHT (N003).

♣ Chacun des joueurs RÉSISTANT peut conserver 3 cartes RÉSISTANT de son choix. Les autres cartes RÉSISTANT sont remises dans la réserve.

SCÉNARIO I extension D-DAY DAS REICH

Matériel du jeu de base :

7 cartes RÉSISTANT (R001, R002, R003, R004, R005, R006, R008).



Les cartes MISSION du jeu de base ne sont pas utilisées.



Les cartes U-BOAT, GESTAPO et LIEU du jeu de base ne sont pas utilisées.



4 x V-MANN, 3 x RAID, 4 x WEHRMACHT, 4 x PURIFICATION, 4 x DÉCEPTION (N001 à N004), 4 x MILICE (N007), 2 x EXACTION (N008) et 2 x OFFENSIVE (N009).




Les pions CIBLE rouges, WEHRMACHT, V-MANN, MILICE et les dés verts, rouges et noirs sont conservés.



Les pions BLINDÉ et BARRICADE sont ajoutés.



Spécificité du scénario DAS REICH :


Les forces de la résistance tentent d'empêcher la division blindée d'élite « DAS REICH » de rejoindre le front de Normandie. Le pion BLINDÉ  représente l'avancée de la division dans le jeu. Au début de la partie le pion BLINDÉ est positionné sur Montauban. Dans ce scénario, seules les cartes MISSION reliées au pion BLINDÉ sont positionnées face visible. Au fur et à mesure de l'avancée du pion BLINDÉ les cartes seront retournées sur leur face visible.



- Le pion BLINDÉ avance lorsque le joueur OCCUPANT utilise une carte OFFENSIVE :

- Lorsque le pion BLINDÉ avance sur une carte MISSION visible, cette carte MISSION est détruite.

- Seules les cartes MISSION face visible peuvent être accomplies par les joueurs RÉSISTANT.

- Lorsqu'une MISSION face visible est réalisée par un joueur RESISTANT, placer un pion BARRICADE sur l'emplacement pour indiquer que le passage est obstrué. 

- Le joueur OCCUPANT peut retirer une BARRICADE en plaçant tous les marqueurs CIBLE dans la zone concernée avec l'action EXACTION décrite dans les règles (page 22). Les EXACTIONS ne sont possibles que sur des zones possédant des cartes MISSION face visible.

Planification COMMUNICATION

Dans ce scénario, les moyens de communication entre les différents groupes de RÉSISTANTS sont cruciaux afin de planifier les actions.



Si vous défaussez 2 cartes lors de votre action avec l'icône COMMUNICATION (TSF et RONÉO), vous pouvez retourner une carte MISSION face visible.

Ces cartes peuvent aussi être utilisées pour les actions d'OPÉRATION ou de POCHE



1944

Installation :

- A** Placez le plateau au centre de la table, puis positionnez 1 carte MISSION face cachée au hasard sur chacun des emplacements puis retournez face visible les deux cartes de la région ALPHA.
- B** Chaque joueur RÉSISTANT place son pion sur l'un des LIEUX. La carte MISSION de ce lieu peut être visible ou cachée. Tous les joueurs RÉSISTANT doivent se positionner sur des emplacements différents.
- C** Placez le plateau RÉSISTANT sur l'un des bords du plateau. Mélangez les cartes RÉSISTANT pour former une PIOCHE et placez les 6 premières cartes face visible.
- D** Chaque joueur RÉSISTANT place devant lui son TABLEAU DE BORD et positionne sa carte PERSONNAGE et mélange ses 7 cartes OBJET auxquelles il ajoute 2 cartes TSF et RONÉO de cette extension pour former sa PIOCHE. Note : en mode CAMPAGNE, le joueur peut conserver jusqu'à 3 cartes RÉSISTANT de la partie précédente dans sa PIOCHE de départ.
- E** Mélangez les 10 cartes LIEU (ND01 à ND05) avec 1 carte V-MANN (N001), 1 carte RAID (N002) et 1 carte WEHRMACHT (N003) pour former une PIOCHE. Note : en mode CAMPAGNE, le joueur peut conserver jusqu'à 3 cartes de son choix de la partie précédente à la place.
- F** Créez des piles de cartes identiques et placez-les sur le plateau OCCUPANT. (N001 à N004 + N007 à N009)
- G** Placez les pions V-MANN (de couleur rouge), WEHRMACHT (de couleur verte) et MILICE (de couleur noire) à côté du plateau.
- H** Distribuez aléatoirement une carte MÉDAILLE au joueur OCCUPANT et une carte MÉDAILLE aux joueurs RÉSISTANT. Les joueurs RÉSISTANT et OCCUPANT peuvent regarder leur carte MÉDAILLE mais ne doivent pas la montrer au camp adverse.
- I** Positionnez le marqueur de score au centre du tableau de score et placez les 6 jetons de relance sur leurs emplacements respectifs.
- J** Positionnez le pion BLINDÉ sur Montauban.

**F****F**
Pioche

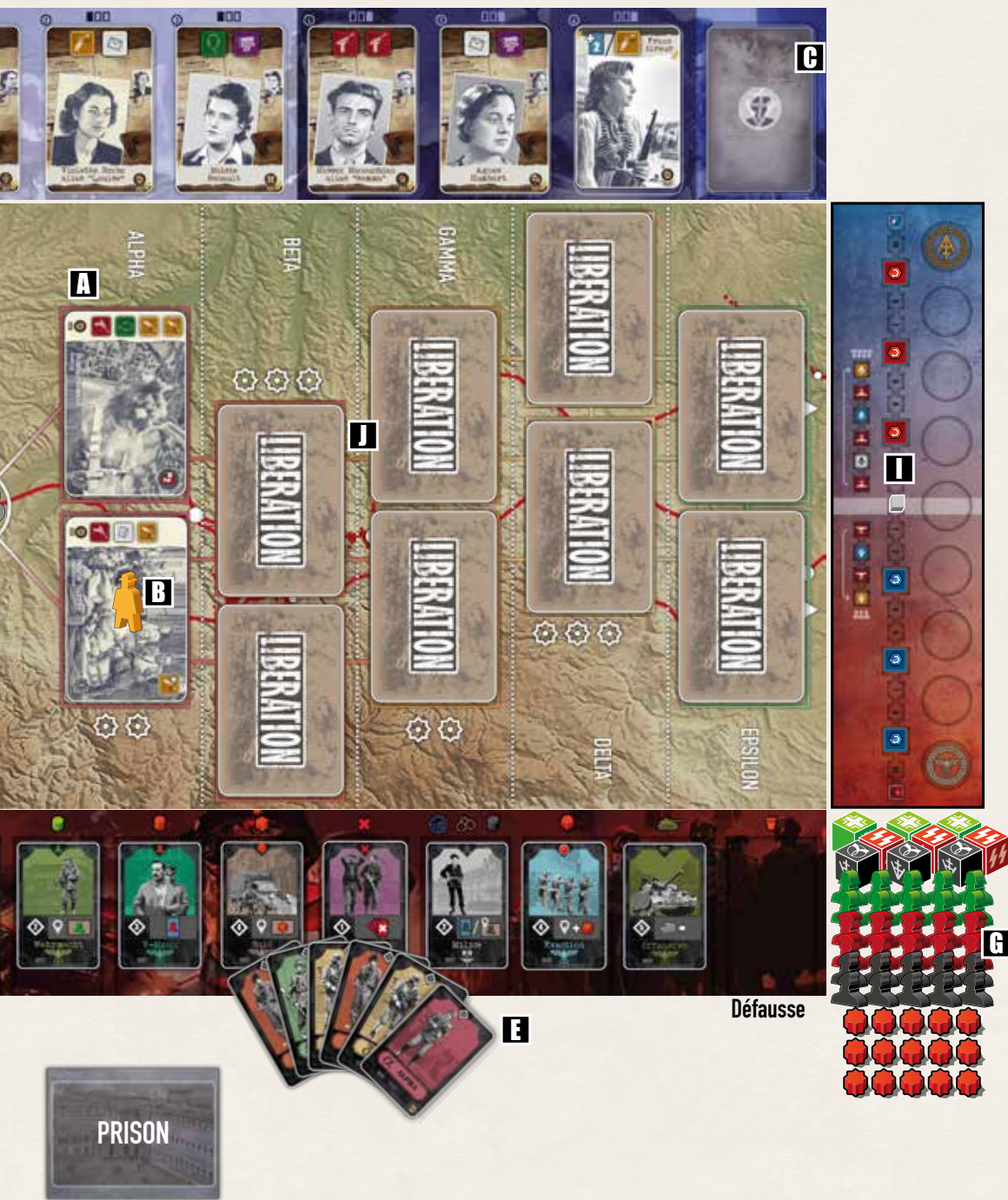
SE DÉPLACER



Dans ce scénario, les pions RÉSISTANT peuvent se déplacer d'un LIEU à un autre en suivant les liaisons entre les emplacements. Le coût d'OPÉRATION est de 1 par liaison. Il est possible de se déplacer sur une carte MISSION non révélée.

Dans cet exemple, le joueur RÉSISTANT dépense 1 point d'OPÉRATION pour se déplacer.

SCÉNARIO 1 extension D-DAY DAS REICH



La partie prend fin si l'un des 2 camps gagne une MÉDAILLE ou s'il n'y a plus de cartes MISSION sur le plateau.



Chaque MÉDAILLE remportée par l'un des camps rapporte 3 points de victoire.



LE COMBAT DES PATRIOTES

Organe d'Information et de Combat des Francs-Tireurs et Partisans Français

DU LIMOUSIN, DU PERIGORD, DU QUERCY, DE LA MARCHE ET DU BERRY



Les maquis Forteresse

Depuis février 1944 les Alliés et les états-majors de la résistance font un retour d'expérience sur les concepts mis en place pour gêner les troupes allemandes. Le concept de concentration de maquisards, dans une forteresse naturelle n'est visiblement pas concluant (Maquis silo). Les maquis de l'Ain poursuivent leurs actions car ils se sont dispersés en petits groupes mobiles, plus difficilement saisissables par les troupes nazis qui utilisent les

grands axes pour les déplacements. Les Glières, Le Vercors et les maquis d'Auvergne ont été détruits partiellement et la population a subi une répression terrible. Visiblement, ces maquis ne pourront pas être au maximum de leurs capacités, lorsque le D-Day arrivera pour libérer le pays. Ces échecs confortent les maquis du Limousin, dans leur future stratégie. Le jour du débarquement arrive et ils veulent être au rendez-vous.

La stratégie des maquis du Limousin

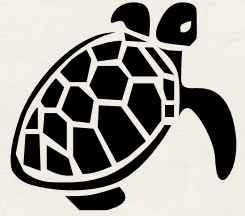
Plusieurs zones avaient été repérées pour devenir des réduits « imprenables » (La Courtine, plateau de Millevaches, Mont Gargan, Le Chavanon). Dans un premier temps, depuis 1943, un certain Colonel Murat (Roger Lescure) a créé une école à Fanlac (Dordogne) où seront formés les sous-officiers et officiers à la guerre subversive. C'est la militarisation des maquis. Dans un second temps, la réflexion porte sur le retour d'expérience du plan « Montagnards ». Tenir un réduit qui permet à l'ennemi de concentrer sa puissance en un point n'est visiblement pas la solution. Malgré les parachutages, les résistants manquent d'armes lourdes, c'est une constatation. La conclusion est sans appel : le maquis ne peut pas engager des combats frontaux à grande échelle. Il faut une autre stratégie.

La stratégie du nid de frelons et de la tortue

En accord avec les Alliés, les maquis du Limousin et de l'Ouest de la France mettent en œuvre la stratégie du harcèlement de l'ennemi et son ralentissement (déjà en place dans l'Ouest pour le plan Tortue) avec pour objectif, la consommation du potentiel offensif de l'ennemi. Cette stratégie est simple : les maquis sont légers, mobiles et connaissent parfaitement les lieux. Les forêts épaisses et pentues de la région permettent à cette infanterie légère d'apparaître et de disparaître rapidement. Les véhicules de transport d'infanterie ne peuvent pas y pénétrer. Les Allemands sont obligés d'y entrer à pied. Dans ce cas, le rapport de force se rééquilibre. L'objectif est donc d'attirer les unités allemandes à proximité des zones où sont regroupées des équipes de résistants, de frapper, piquer, puis partir par petits groupes à travers les forêts.

Puis, quelques heures plus tard, revenir, frapper, piquer puis disparaître de nouveau et ceci, toute la journée et la nuit, les groupes se relayant constamment. Ainsi, la puissance Allemande ne peut pas se concentrer sur un point mais doit disperser ses forces en divers points de harcèlement. Le matériel doit constamment faire des aller-retours, la logistique se trouve considérablement entravée, le moral baisse de jour en jour avec la fatigue. C'est la stratégie du nid de frelons.

La stratégie de la Tortue consiste à rendre la circulation des unités Allemandes deux, trois ou quatre fois plus longues, voire à obliger à des contournements, des changements d'itinéraires qui, par des destructions stratégiques, amènent les unités dans des cul-de-sac.



L'intérêt n'est plus de stopper ou de détruire mais de ralentir et d'user le matériel et les hommes. En effet, un véhicule chenillé (char, transport de troupes) qui multiplie son emploi sur des routes, use ses patins beaucoup plus vite. Cela entraîne un changement plus récurrent, de la casse parfois et une logistique plus prégnante (dépannage, immobilisation). Ce matériel, lorsqu'il arrivera sur le front, aura déjà une vétusté avancée. Psychologiquement, c'est beaucoup plus destructeur qu'un combat frontal où le soldat Allemand, parfaitement entraîné, est à son avantage. Dans cette guérilla, le manque d'expérience est partiellement gommé face à une troupe supérieure tactiquement. La puissance n'est plus déterminante. C'est la mobilité, la ré-articulation, le regroupement, la projection sur un autre point qui devient prépondérant. L'équipement lourd devient un « boulet ».



Périgueux

Brive la
Gaillarde

Tulle

La trainée sanglante de la Division SS Das Reich

Cette unité est constituée d'environ 20 000 hommes. C'est une Panzer Division de la Waffen SS. La Waffen SS est l'outil militaire qu'a façonné Heinrich Himmler, chef de la SS qui, à l'origine, est une force de protection de l'appareil politique. Himmler a voulu, à partir de cette structure, mettre en place des unités combattantes afin de supplanter la Wehrmacht, pas assez fanatique à ses yeux. Les divisions de Waffen SS naissent de cette volonté. Rapidement, elles sont transformées en unités de Panzer Division en incluant dans leurs effectifs un régiment de chars lourds. Himmler ayant de plus en plus d'influence auprès du Führer, ces unités de Waffen SS seront dotées des meilleurs équipements et même, parfois, seront les utilisateurs des nouvelles armes sorties des usines (STG44, vision nocturne, drone Goliath, char Tigre II).



La 2e SS panzer Division Das Reich a passé l'essentiel de la guerre sur le front russe où elle a été chargée de la lutte contre les partisans et de la liquidation des populations au sein des Einsatzgruppen. Sa spécificité est la traque, le combat et l'anéantissement des unités de partisans. Cette lutte passe également par la mise en place d'un régime de terreur à travers la population afin que les maquis ne reçoivent pas l'aide dont ils ont besoin pour survivre. Les cadres de cette unité ont donc, depuis des années, mis au point des techniques qui laissent peu de place à l'humanité (exécution sommaires, pendaisons devant les populations, destructions de villages, exécutions massives de populations entières, obligation des habitants, enfants compris, à participer aux exécutions). La froideur et la perversité est l'ADN de cette unité. Dans l'ordre de Von Rundstedt, commandant en chef du front Ouest, la remontée en direction du front de Normandie n'est pas la priorité. Le « nettoyage » permet à cette unité de se rapprocher éventuellement du front normand, prête à bondir en cas de demande de l'état-major. Le 7 juin 1944, Gerd Von Rundstedt ordonne à la division SS Das Reich qui se trouve autour de Toulouse-Montauban de mettre ses éléments lourds sur rails à Bordeaux (chars, artillerie) et de faire remonter, par la route, ses unités d'infanterie mécanisées (régiments Deutschland et Der Führer) à travers le Limousin où elles devront « nettoyer » la région de toute présence des maquis. Ses

unités doivent être en mesure, dans un deuxième temps, de rejoindre rapidement le front de Normandie, sur ordre.

Les maquis mettent en application les techniques préconisées par l'état-major de l'AS (Armée Secrète). De petits groupes mettent en place des embuscades puis disparaissent rapidement. La réponse est immédiate : les villages alentours sont visités, les populations sont brutalisées, des exécutions sommaires sont réalisées avec la recherche des caches d'armes. Le 8 juin, le commandant Lammerding, patron de cette unité, apprend que les maquis FTP viennent de libérer Tulle, devenant ainsi la première préfecture libérée de l'Hexagone. Il y aurait 40 morts parmi les Allemands. Il décide d'envoyer une avant-garde sur la ville.



Depuis plusieurs semaines, des éléments de la Gestapo française (légion nord-africaine) dirigée par Laffont, membre de la Carlingue, de la Sipo-SD et de collaborateurs sont à l'œuvre sur cette région.

Le 8 juin, à 21h, les premiers éléments arrivent par la route de Brive, à l'entrée de Tulle. Les maquisards, surpris de l'arrivée d'éléments blindés, décident de quitter Tulle sans combattre, afin d'éviter un massacre de la population. Le lendemain, le 9 juin, dès 8h, les hommes de 16 à 60 ans sont rassemblés sur la place de Souillac proche de la manufacture d'armes. Là, un tri est effectué et 120 hommes sont désignés comme otages (3 otages pour un soldat Allemand tué). Des cordes sont réquisitionnées dans les habitations. Méthodiquement, par groupe de dix hommes, les otages sont amenés sous les lampadaires et les balcons de la ville et sont pendus, devant la population tenue de regarder cet horrible spectacle. Les cris et les injures des soldats font échos au silence et aux pleurs étouffés des Tullistes. L'abbé Jean Espinasse qui donne les derniers sacrements aux suppliciés, tente de monnayer la vie de certains. Au total, il y aura 99 personnes pendues, 149 hommes seront déportés. 101 ne reviendront jamais.





La traînée sanglante de la Division SS Das Reich

Dans la nuit du 8 au 9 juin, des avant-gardes de la division sont attaquées sur les hauteurs de La Bussière, commune de Saint-Léonard-de-Noblat dans la Haute-Vienne (87). Le commandant Helmut Kämpfe et son chauffeur sont faits prisonniers par des FTP, lors de cet accrochage.

Adolf Dieckmann, commandant le 1er bataillon du régiment Der Führer, est un ami personnel de Kämpfe. Lorsque le chauffeur qui a réussi à s'évader, rejoint le poste de commandement de Dieckmann, il se souvient avoir vu un panneau d'agglomération marqué ORADOUR. Dieckmann décide de monter une opération afin de retrouver son camarade ou, tout au moins, de faire pression sur les maquis de Haute-Vienne pour qu'ils le relâchent (déclaration après-guerre, de certains soldats ayant participé à cette opération). Se trouvant près de Pompadour, Dieckmann regarde sa carte et voit deux villages à quelques kilomètres de son état-major : Oradour-sur-Vayres et Oradour-sur-Glane. Le premier est réputé pour être entouré de maquis importants. Le deuxième paraît, d'après les renseignements, plus calme. Il choisit Oradour-sur-Glane pour son opération de représailles.

Le 10 juin, à 13h45, ce village est encerclé. Il n'y a aucun maquis dans ses environs. L'arrivée de ces hommes en tenues bariolées impressionne mais il n'y a pas de véritable crainte car la vie dans cette agglomération rurale est assez paisible depuis 1940. Dieckmann demande courtoisement au docteur Dessourteaux, qui fait office de maire, d'envoyer un crieur public afin de rassembler la population sur la place du village. Cette méthode a été bien éprouvée en Russie : ne pas mettre en panique la population. Là, le commandant demande où se trouve les caches d'armes. N'ayant aucune réponse, il décide de passer à la deuxième phase afin, dit-il, de procéder à des perquisitions.

Les hommes sont séparés des femmes et enfants. Puis, par groupes de 20 à 30 personnes, les hommes sont conduits dans des granges du village, les femmes et les enfants sont amenés dans l'église. Comble de l'horreur, les 4 écoles sont pleines en ce samedi car les enfants ont été déposés par les parents pour une visite médicale. 191 élèves sont raflés.

Enfin, vers 16h, le massacre commence. Les 180 hommes retenus dans les six granges, sont abattus à la mitrailleuse.

Les 150 femmes et les 191 enfants, enfermés dans l'église, ont vu des soldats déposer une énorme caisse au milieu du Sacré-Coeur, avec des cordons qui passent sous la porte. Puis, des grenades sont jetées par les vitraux. Les cordons prennent feu, la caisse explose. L'incendie consume le bâtiment. Une personne s'échappe par une fenêtre sur l'arrière de l'église (Marguerite Rouffange).

Un enfant s'est également échappé lors de la rafle. C'est un petit



alsacien. Plus tard il expliquera sa fuite : « Moi, les schleuhs, je les connais. Lorsqu'ils viennent en quelque part, c'est jamais bien bon ! ».

Durant les heures qui suivent, 122 personnes seront abattues aux alentours. Ce sont des personnes qui, voyant de la fumée, viennent aux renseignements, ou bien des femmes ou des hommes qui rentrent de Limoges et rejoignent leurs foyers.

Le massacre fera 643 victimes. Les Allemands vont détruire les habitations à la dynamite, les habitations, jeter les cadavres dans des puits et brûler les granges afin de faire disparaître le crime de masse qu'ils viennent de réaliser.

Le 11 juin, la Division SS Das Reich reçoit l'ordre de quitter immédiatement le Limousin et de remonter le plus rapidement possible vers le front de Normandie.

Georges Guingouin, qui détient Helmut Kämpfe, apprenant le massacre à Oradour-sur-Glane, ordonne l'exécution de l'officier. Malgré

un ordre venant du parti communiste local pour qu'il lance ses unités contre la Division, il refuse, considérant ne pas être en mesure de combattre frontalement cette unité beaucoup trop puissante pour ses forces. Il déclare Limoges ville ouverte, évitant certainement un massacre supplémentaire. Le 12 juin, la Division sort du Limousin et part en direction de Coutances et Saint-Lô, en Normandie.





Georges Guingouin est né le 2 février 1913 à Magnac-Laval (87) et décède le 27 octobre 2005 à Troyes.

Son père, militaire de carrière, sous-officier, est tué dans la région de Bapaume le 28 août 1941. Sa mère est directrice de l'école primaire. Après ses études à l'école primaire supérieure de Bellac, il est admis à l'école normale des instituteurs de Limoges. Il part accomplir son service militaire en 1934. Après son service militaire, il est nommé instituteur à Saint-Gilles-les-Forêts (87).

Il adhère au parti communiste en 1935 et devient secrétaire général du « rayon » d'Eymoutiers. Sa très haute stature lui confère une impression de puissance tranquille et de solidité. Par contre, il apparaît déjà comme très indépendant dans sa manière de penser. Il conteste souvent les décisions prises par la direction centrale du parti.

En 1939, alors qu'il est mobilisé, avant de partir, il cache dans une grange, la ronéo et la machine à écrire du parti, avec un stock important de papier, de stencils et de cartouches d'encre, et détruit les archives et les listes détaillées des cellules régio-

nales. Sage précaution car, alors qu'il est sur le front, la police perquisitionnera à son domicile et ne trouvera rien.

Il est blessé le 17 juin 1940 et est évacué le 18 juin à l'hôpital de Moulins (03). Les Allemands attaquent la ville. Il s'évade et rejoint le poste de secours d'un groupe d'infanterie. Il est évacué vers Montluçon. Finalement, il retrouve son foyer. Après une convalescence de 20 jours, il entame ses activités clandestines sous le pseudonyme de « Raoul ». Secrétaire de mairie, il fabrique des faux papiers grâce aux registres d'état civil de personnes nées à Saint-Gilles, mais ayant quitté le village. Vichy est rapidement alerté et apprenant qu'il est sur le point d'être arrêté, il décide d'entrer dans la clandestinité. En septembre 1940, suspendu par le rectorat de ses fonctions d'enseignant, il reprend contact avec l'appareil clandestin du parti communiste et devient secrétaire fédéral de la Haute-Vienne. Il refuse de diffuser le n°9 du bulletin de La vie du Parti qui déclare : « Nous devons être sans haine vis-à-vis des soldats Allemands. Nous sommes contre De Gaulle et le clan capitaliste dont les intérêts sont liés à Vichy ».

En 1941, il sort le premier numéro du Travailleur limousin. La ligne éditoriale s'écarte de la ligne officielle du parti communiste qui est contre De Gaulle. Il échappe plusieurs fois à de multiples tentatives d'arrestations et prend le maquis en Corrèze, aux Plaines à Saoudaine-Lavinadière. Il change régulièrement de lieu de repos. Les conditions de vie sont dures. Il organise des distributions massives de tracts, il vole 210 nouvelles cartes d'alimentation en septembre 1941, après la décision de Vichy d'imprimer de nouveaux modèles afin de contrer les vols et mettre en difficulté le PCG clandestin. Il montera une opération, le 26 juin 1943 à Tulle, permettant de récupérer l'ensemble des tickets trimestriels destinés à tout le département de la Corrèze.

Les autorités occupantes s'inquiètent des audacieux coups de mains que montent Guingouin et ses partisans, principalement sur les vols de dynamite dans les mines de la région.

Le camp du maquis de celui que l'on surnomme maintenant « le Grand », se trouve dans la forêt de Châteauneuf, au lieu-dit « La Croix Chevaux ». Prenant le titre de Préfet du maquis, il déclenche une campagne empêchant la livraison de fourrage aux Allemands. Il détruit, lui-même la botteleuse stationnée à Eymoutiers, face à la gendarmerie. Puis ce sera la botteleuse de Meymac. Il détruit le viaduc de Bussy-Varach, coupant la ligne de chemin de fer Limoges-Ussel. L'ouvrage ne sera jamais réparé. Il détruit avec un commando, l'usine de régénération de caoutchouc à Limoges. Le 14 Juillet 1943, il effectue un raid et détruit le câble souterrain de téléphone reliant Limoges-Eymoutiers-Ussel-Clermont-Ferrand. Il met en rage les forces de police du secteur car les sabotages se multiplient mais les enquêtes sont au point mort. Il réglemente le barème agricole ainsi que le blutage pour la fabrication du pain afin de contrer la vente sur le marché noir et les nombreuses tricheries et magouilles. Il reçoit les premiers parachutages d'armes du SOE dans des conteneurs métalliques.

En 1944, la zone d'influence du maquis Guingouin monte d'un cran. La population est tout acquise. L'armée Allemande tombe dans plusieurs embuscades meurtrières pour elle, ce qui conduira le commandement à installer la division Brehmer qui aura en charge la lutte contre les groupes de Guingouin. Il décide de donner comme ordre, lorsque le rapport de force est inférieur, de rompre le combat et de se disperser dans la nature.

En mars 1944, quelques gendarmes résistants entament des discussions avec leurs camarades et obtiennent un Modus Vivendi avec le maquis. Le résultat est que les enquêtes ne sont pas poussées, certaines femmes de gendarmes distribuent les tracts, des patrouilles sont mises en place afin de protéger des zones de parachutage ... En mai 1944, le maquis compte environ 8 500 hommes armés, organisés en groupes volants de quatre hommes.

Le 10 juin 1944, suite au massacre d'Oradour-sur-Glane, il refuse de relâcher la major Kampfe, fait prisonnier, en faveur de la libération proposée par le commandant Dieckmann, de 40 résistants. Il ordonne l'exécution du major. Il refusera, malgré un ordre répété du comité central du parti communiste, de combattre frontalement les unités d'infanteries mécanisées de la 2ème SS Das Reich et déclarera Limoges, ville ouverte. Cela lui vaudra d'être arrêté pour trahison par ses anciens compagnons à la fin de la guerre.

Du 18 au 24 juillet 1944, il mènera la bataille du Mont Gargan qui opposera les maquis de la Haute-Vienne à la colonne Jesser, tristement célèbre pour avoir détruit le maquis du Mont Mouchet. Sur 4 800 hommes qui composaient cette colonne, 342 seront tués lors des combats, entamant définitivement la capacité offensive de cette terrible unité. Il refusera encore, malgré les ordres du bureau central, de prendre Limoges, jugeant que l'action est prématurée et dangereuse. Lorsqu'il décidera, le 21 août 1944, à la tête de 8 000 hommes, de demander la capitulation de la garnison de la préfecture de la Haute-Vienne, il l'obtiendra sans effusion de sang. Après-guerre, plusieurs procès, initiés par ses anciens camarades du parti, tenteront de bafouer son honneur et sa probité. Incarcéré, battu, torturé, il sera finalement entièrement blanchi de toutes les accusations. Il sera, au final exclu du parti communiste en 1950.

Sa réhabilitation au sein du parti sera tardive (1998) et le PCF reconnaîtra la gravité du tort que le parti à fait à sa personne, ainsi qu'aux hommes et femmes qui l'ont suivi.

Georges Guingouin préférera l'indifférence en précisant : « Le communisme n'est pas un parti ».



Violette Szabo née Violette Bushell le 26 juin 1921 à Levallois-Perret, près de Paris.

1940. Le 14 juillet 1940, elle rencontre Étienne Szabo, un lieutenant français des Forces Françaises Libres (13e demi-brigade de la Légion étrangère), d'ascendance hongroise. Violette et Étienne se marient le 21 août. Peu de temps après, l'unité d'Étienne est envoyée en Afrique du Nord.

1941. Violette Szabo ne revoit Étienne qu'au bout d'un an, à l'été 1941, lors d'une permission d'une semaine à Liverpool. En septembre, elle s'engage dans l'Auxiliary Territorial Service (ATS) et devient opératrice de contrôle de tir dans la batterie anti-aérienne 48.

1942. En avril 1942, elle quitte la batterie. Le 8 juin, sa fille Tania naît. Le 24 octobre, Étienne Szabo est tué lors de la Seconde bataille d'El-Alamein. Violette Szabo décide d'accepter l'offre de recrutement du SOE.

1943. En septembre 1943, jugée apte à la fonction d'agent secret, Szabo est engagée comme officier du First Aid Nursing Yeomanry (FANY). Elle reçoit l'entraînement complet des agents du SOE. Un accident mineur lors d'un entraînement au parachute retarde son envoi sur le terrain.

1944. Le 5 avril 1944, lors de sa première mission en France, elle est parachutée près de Cherbourg, avec Philippe Liewer, dont le réseau, aux alentours de Rouen, a été démantelé par les Allemands. Sous le nom de guerre « Louise », elle assure la fonction de courrier auprès de ce dernier. Pour aider à la reconstitution d'un nouveau groupe autour de Rouen, région stratégique à l'approche du débarquement, elle est amenée à voyager entre Paris et Rouen afin de prendre contact avec les membres résiduels du groupe de résistance et de les ramener à Paris. Elle transmet au SOE à Londres des rapports sur les usines fabriquant du matériel de guerre pour les Allemands, renseignements qui se révèlent précieux afin de fixer les cibles des bombardements. Le 30 avril, après cette première mission de trois semaines de reconnaissance, elle rentre en Angleterre avec Liewer, lors d'une récupération par un avion Lysander. Pour sa deuxième mission, l'équipe SALESMAN de Liewer est renvoyée en France juste après le débarquement. Grillée en Normandie depuis la première mission, c'est dans le Limousin que doit se dérouler sa mission, consistant à coordonner les maquis locaux en vue du sabotage des lignes de communication Allemandes. Violette Szabo y est encore agent de liaison, toujours sous le nom de guerre « Louise ».

En juin 1944, dans la nuit du 7 au 8, vers deux heures du matin, après une tentative infructueuse la nuit précédente, elle est parachutée au Clos de Sussac, avec Liewer « Hamlet », le capitaine Bob Maloubier « Paco » et le lieutenant opérateur-radio américain de l'Office of Strategic Services (OSS), Jean-Claude Guiet. Ils sont hébergés à Sussac, dans la maison de Madame Ribiéras. Le 10 juin, près de Salon-la-Tour, elle tombe sur un barrage tenu par des soldats du 1er bataillon du régiment Deutschland de la Division Das Reich qui recherche le major Kämpfe, capturé par les résistants de Guingouin. Amenée à Paris, avenue Foch, où elle est interrogée, elle subit plusieurs semaines d'interrogatoires brutaux sous l'autorité des services de la SS. Elle ne parle pas. L'opération en Limousin se poursuivra sans encombre. Le 8 août, elle est déportée en Allemagne, à Ravensbrück, avec deux autres femmes du SOE, Denise Bloch et Lilian Rolfe. Elles restent trois semaines à Ravensbrück. Elles sont transférées ensuite à Torgau, un camp de travail d'où elles envisagent de s'évader, puis à Königsberg et de nouveau à Ravensbrück. En 1945, après la prise de Varsovie, les Russes avancent en Prusse Orientale. Entre le 25 janvier et le 5 février 1945, Violette Szabo, Denise Bloch et Lilian Rolfe sont extraites de leur cellule et conduites dans une cour, derrière le four crématoire. Denise Bloch, très diminuée, Lilian Rolfe qui souffre d'une pneumonie, doivent être portées sur des brancards. Violette Szabo peut marcher. Le commandant du camp, le SS Sturmbannführer Fritz Suhren, lit un ordre émanant de la direction des services de contre-espionnage à Berlin, prescrivant que les trois prisonnières « condamnées à mort » soient exécutées. Il ordonne au SS Schülte de procéder aux exécutions. Schülte abat chaque femme d'une balle dans la nuque. Le médecin du camp, le SS Sturmführer Trommer, constate leur décès. Les corps sont aussitôt portés au four crématoire et incinérés. Sa fille Tania, 3 ans, portera les médailles de sa mère lors d'une cérémonie à la fin de la guerre.



Roger Lescure (alias Colonel Murat) est né le 23 décembre 1912 à Albussac en Corrèze, de parents meuniers. Après une courte scolarité, muni de son certificat d'études, il fait divers petits métiers à Albussac et Argentat. Monté à Paris à 18 ans, il est « bournat », livreur aux halles de Paris, garçon de café, serveur de restaurant. Il fait son service militaire à Limoges au 20e Régiment de Dragons, en 1934. La guerre survient, alors qu'il a une forte activité au sein du Parti communiste français où il a connu Léon Lanot.

Celui-ci, après la démobilisation de juin 1940, devient responsable de la résistance en Haute-Corrèze et amène Roger Lescure à reprendre l'activité et à recruter au sein du PCF. Du 21 juin 1941 à la libération, son épouse et lui mettent leur établissement, le café « Le Verdanson », à disposition du parti communiste clandestin, dirigé par Germain Auboiroux et Paul Peyraud. Roger Lescure est arrêté comme communiste le 6 avril 1943, interné au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux, en Haute-Vienne, puis transféré à la forteresse de Saint-Martin-de-Ré, le 1er juin 1943. Il s'évade le 12 septembre 1943, pour rejoindre son

poste de combattant de l'ombre en Corrèze. Il se réfugie chez des amis sans cesser son activité, bien au contraire. Fin octobre 1943, il est envoyé en Dordogne pour organiser, puis diriger l'École des cadres interrégionale à Fanlac. Il s'agit de former des hommes à la guerre de harcèlement et d'en faire des sous-officiers et des officiers de la Résistance, qui à leur tour formeront des maquisards confirmés. Cette école, malgré une attaque Allemande, existera jusqu'au bout, en changeant souvent de place. Au début de 1944, Roger Lescure est nommé commissaire aux opérations régionales (COR) pour la Dordogne, jusqu'au 6 avril, puis commissaire aux opérations inter-régionales (COIR) pour la 5e Région FFI (comprenant la Haute-Vienne, la Creuse, la Corrèze, l'Indre, la Dordogne et le Lot) et nommé lieutenant-colonel, affecté à l'état-major des Forces françaises de l'Intérieur (FFI) de la 5e Région (R5), sous la direction du colonel Rousselier (alias Rivier). Il planifie et participe à la libération de la ville d'Egletons et de Brive-la-Gaillarde en Corrèze. Après la libération du département et de la région, il est nommé commandant du bataillon de sécurité de la région FFI. Il aide à la création, sur Périgueux, du 134e Régiment d'infanterie (134e RI) composé d'anciens maquisards de la région R5. Il est commandant adjoint du colonel Demonet. Avec son régiment, le lieutenant-colonel Lescure reste en poste à Metz de juin à novembre 1945, puis l'accompagne en occupation en Allemagne. Après sa démobilisation, en 1946, il reprend son activité de commerçant cafetier. Roger Lescure devient ensuite entrepreneur en exploitation de carrière (quartz, silice) pendant quelques temps, puis reprend son métier de commerçant, mais dans l'habillement, jusqu'en 1978, date à laquelle il prend sa retraite. Roger Lescure est décédé le 31 mai 2009 à Terrasson-Lavilledieu en Dordogne. Il est inhumé à Brive-la-Gaillarde en Corrèze.



Robert Maloubier est né le 2 février 1923 à Neuilly-sur-Seine. Il est le fils d'Eugène Maloubier, engagé en 1914 pendant la Première Guerre mondiale et affecté à l'état-major du général Haig, comme interprète. Il a un frère aîné, Jacques, né en 1920. Ses parents, professeurs aux États-Unis, quittent ce pays en 1920 et débarquent au Havre. Robert dit « Bob » fait ses études au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine. Sportif, il est notamment membre de l'équipe de natation du Racing Club de France.

En mai 1940, alors qu'il prépare son Baccalauréat, les troupes Allemandes déferlent sur la France ; en raison des événements « les épreuves du baccalauréat sont reportées à une date ultérieure ». En juin, il quitte Paris avant l'arrivée des envahisseurs. Décidant de rejoindre le Général de Gaulle, il essaye de partir par Bordeaux puis par Saint-Jean-de-Luz et enfin par Marseille mais il échoue à chaque fois. En décembre, il regagne Paris pour embrasser ses parents une dernière fois. Il revient à Marseille avec un crochet par Royat où il rencontre le colonel Émile Bonotoux, qui, se méfiant du Général de Gaulle, lui conseille d'aller

en Afrique plutôt qu'en Angleterre.

En janvier 1941, il s'engage dans l'aviation de l'armée d'armistice, résolu dès son premier lâcher seul aux commandes d'un avion, à mettre le cap sur Gibraltar ou Malte. Mais, comme il y a déjà trop de pilotes, il demeure rampant et est affecté à la garde de la base aérienne de Bizerte, en Tunisie.

Le 8 novembre 1942, la base est encerclée par les Allemands. Bob Maloubier et son ami Henri Silhol partent à vélo en Algérie. Ils y rejoignent des soldats britanniques débarqués depuis peu (Opération Torch). Après l'assassinat de Darlan par leur ami Fernand Bonnier de la Chapelle, ils sont recrutés comme agents secrets du SOE par Jacques Vaillant de Guélis.

Le 10 janvier 1943, il quitte Alger pour Londres, via Gibraltar. Il est brièvement interrogé par le MI5 à Patriotic School, puis il est inscrit à la session d'entraînement de mars en compagnie de Pierre Raynaud et d'Henri Silhol avec maniement des armes et des explosifs, liaisons radio, actions de commandos (Wanborough Manor) ; sécurité (New Forest) ; parachute (cinq sauts, dont un de nuit, à Ringway).

Dans la nuit du 15 au 16 août 1943, il est parachuté en France, à la périphérie de Louviers. Il prend contact avec Philippe Liewer, chef du réseau SALESMAN. Bob Maloubier mène alors une équipe de « terroristes » qui réalise plusieurs sabotages d'envergure. Blessé, il est rapatrié à Londres. Dans la nuit du 4 au 5 février 1944, un avion Hudson le ramène à Londres. Le réseau, pendant ce temps, est entièrement démantelé. Le retour en Normandie est désormais exclu. Dans la nuit du 7 au 8 juin 1944, Philippe Liewer « Hamlet », Violette Szabo, Bob Maloubier et Jean-Claude Guiet « Virgile », l'opérateur radio, sont parachutés dans le Limousin. Ils viennent soutenir les maquis de la région.

En 1945, Bob Maloubier est reversé à la Force 136 opérant en Asie du Sud-est. En août, il est parachuté au Laos et fait prisonnier par les Japonais. À la fin de la guerre, son profil de saboteur, dynamiteur et tireur d'élite fait qu'il est recruté par les services de renseignements français au sein du SDECE (Actuel DGSE). Il sera à l'origine de la création des nageurs de combat d'Aspretto et il participera à la création du groupe Action. Durant 15 ans, il œuvrera au sein du renseignement français. L'horloger suisse Blancpain conçoit à sa demande la fameuse Fifty Fathom qui deviendra la référence horlogère dans le monde de la plongée.

En 1960, il quitte le SDECE et se reconvertit dans la prospection de compagnies pétrolières en Afrique.

Il est décoré comme Membre de l'Ordre de l'Empire britannique (MBE), en 2014, par Élisabeth II, à l'occasion de la visite d'État de la reine en France pour le 70e anniversaire du débarquement de Normandie. Organisée à la résidence de l'ambassadeur du Royaume-Uni à Paris, la cérémonie se déroule le 5 juin, veille du 70e anniversaire du D-Day.

Il meurt à Paris le 20 avril 2015. Les obsèques du plus célèbre agent secret français au service de sa majesté sont célébrées le 29 avril 2015 à Saint-Louis-des-Invalides.

F.A.Q.

V-MANN ET MILICE

Combien de V-MANN ou MILICE peuvent être positionnés sur les cartes SAS ou Franc-tireur ?

Un seul, puisqu'il n'y a qu'une seule icône de compétence.

WEHRMACHT ET MILICE

Peut-on placer des WEHRMACHT ou des MILICE sur des cartes MISSION non révélées ?

Non, il faut que la carte MISSION soit révélée pour pouvoir positionner des jetons WEHRMACHT ou MILICE.

OFFENSIVE

Lors d'une OFFENSIVE, quelles sont les cartes MISSION qui sont révélées par l'action du BLINDÉ ?

Toutes les cartes MISSION qui sont reliées par un chemin au BLINDÉ.



1944

Matériel du scénario RÉDUIT BRETON :

8 cartes RÉSISTANT (RD01 à RD08)
et 6 cartes à 1 COMPÉTENCE SAS (RD10).



10 cartes MISSION (MA01 à MA10).



10 cartes LIEU (ND01 à ND04).



6 cartes MÉDAILLE (TD01 à TD06).



2 cartes OBJET (TSF et RONÉO) pour chaque joueur RÉSISTANT et 2 jetons PARACHUTE.



Début de partie scénario seul

Si vous ne jouez pas le mode CAMPAGNE, vous devez préparer le jeu ainsi :

Sélectionnez un exemplaire de chacune de ces cartes : journaliste (R001), faussaire (R002), messager (R003), radio (R004), espion (R006), résistant (R007), maquisard (R008). Chaque joueur RÉSISTANT pioche 2 cartes au hasard qu'il ajoute à ses cartes OBJET pour former sa PIOCHE. Puis ajoutez 4 cartes SAS (RD10) avec les cartes RÉSISTANT de l'extension D-DAY (RD01 à RD08) et mélangez l'ensemble.

Fin de partie en mode CAMPAGNE :

Le joueur OCCUPANT retire définitivement du jeu toutes les cartes RÉSISTANT qu'il a capturées. Ces cartes ne seront plus disponibles jusqu'à la fin de la CAMPAGNE. Toutes les autres cartes RÉSISTANT continueront d'être utilisées pour la suite.



Le joueur OCCUPANT retire toutes les cartes LIEU de sa PIOCHE et conserve 1 carte de chaque sorte : V-MANN (N001), RAID (N002), et WEHRMACHT (N003).

Chacun des joueurs RÉSISTANT peut conserver 3 cartes RÉSISTANT de son choix. Les autres cartes RÉSISTANT sont remises dans la réserve.

DROP ZONE



Dans ce scénario, il existe 2 zones spécifiques appelées DROP ZONE. Lorsque le joueur OCCUPANT s'empare de cette zone il prend le jeton PARACHUTE. Lorsqu'un joueur RÉSISTANT accomplit la mission de la DROP ZONE, il prend dans sa main la carte SAS positionnées sous la carte MISSION et prend le jeton PARACHUTE.

SCÉNARIO 1 extension D-DAY

LE RÉDUIT BRETON

Matériel du jeu de base :

Le matériel de jeu nécessaire au scénario RÉDUIT BRETON combine des éléments des scénarios 1, 2, 3 et 4 : (x) cartes RÉSISTANT (R001 à R006)



Les cartes MISSION des scénarios 1, 2, 3 et 4 ne sont pas utilisées.



Les cartes U-BOAT, GESTAPO et LIEU du SCÉNARIO 1, 2, 3 et 4 ne sont pas utilisées.



4 x V-MANN, 3 x RAID, 4 x WEHRMACHT, 4 x PURIFICATION, 4 x DÉCEPTION (N001 à N004), 4 x MILICE (N007) ET 2 X OFFENSIVE (N009).




Les pions WEHRMACHT, V-MANN, MILICE et les dés verts, rouges et noirs sont conservés.



Les pions BLINDÉ et BARRICADE sont ajoutés.



Spécificité du scénario RÉDUIT BRETON :


Les forces de la résistance appuyées par les troupes aéroportées des SAS tentent d'empêcher les troupes Allemandes de rejoindre le front de Normandie. Le pion BLINDÉ  représente l'avancée des troupes Allemandes dans le jeu.

Au début de la partie le pion blindé est positionné sur Brest ou Quimper au choix du joueur OCCUPANT.

Dans ce scénario seules les cartes MISSION reliées au pion BLINDÉ sont positionnées face visible. Au fur et à mesure de l'avancée du pion BLINDÉ les cartes seront retournées sur leur face visible.

- Le pion BLINDÉ avance lorsque le joueur OCCUPANT utilise une carte OFFENSIVE :



- Lorsque le pion BLINDÉ avance sur une carte MISSION visible, cette carte MISSION est détruite.
- Seules les cartes MISSION visibles peuvent être accomplies par les joueurs RÉSISTANT.
- Lorsqu'une MISSION visible est réalisée par un joueur RÉSISTANT, placer un pion BARRICADE pour indiquer que le passage est obstrué. 
- Le joueur OCCUPANT peut retirer une BARRICADE en défaussant 3 cartes WEHRMACHT.

Planification **COMMUNICATION**

Dans ce scénario, les moyens de communication entre les différents groupes de RÉSISTANT sont cruciaux afin de planifier les actions.



Si vous défaussez 2 cartes lors de votre action avec l'icône **COMMUNICATION** (TSF et RONÉO) vous pouvez révéler une carte MISSION face visible. Ces cartes peuvent aussi être utilisées pour les actions d'OPÉRATION ou de PIOCHE.



1944

Installation :

A Placez le plateau au centre de la table, puis positionnez 1 carte MISSION face cachée au hasard sur chacun des emplacements puis retournez face visible les deux cartes de la région ALPHA.

B Chaque joueur RÉSISTANT place son pion sur l'un des LIEUX. La carte MISSION de ce lieu peut être visible ou cachée. Tous les joueurs RÉSISTANT doivent se positionner sur des emplacements différents.

C Placez le plateau RÉSISTANT sur l'un des bords du plateau. Mélangez les cartes RÉSISTANT pour former une PIOCHE et placez les 6 premières cartes face visible.

D Chaque joueur RÉSISTANT place devant lui son TABLEAU DE BORD, positionne sa carte PERSONNAGE et mélange ses 7 cartes OBJET auxquelles il ajoute 2 cartes TSF et RONÉO de cette extension pour former sa PIOCHE.

Note : en mode CAMPAGNE, le joueur peut conserver jusqu'à 3 cartes RÉSISTANT de la partie précédente dans sa PIOCHE de départ.

E Mélangez les 10 cartes LIEU (ND01 à ND05) avec 1 carte V-MANN (N001), 1 carte RAID (N002) et 1 carte WEHRMACHT (N003) pour faire une PIOCHE. Note : en mode CAMPAGNE, le joueur peut conserver jusqu'à 3 cartes de son choix de la partie précédente à la place.

F Créez des piles de cartes identiques et placez-les sur le plateau OCCUPANT. (N001 à N005 + N009)

G Placez les pions V-MANN (de couleur rouge), WEHRMACHT (de couleur verte) et MILICE (de couleur noire) à côté du plateau.

H Distribuez aléatoirement une carte MÉDAILLE au joueur OCCUPANT et une carte MÉDAILLE aux joueurs RÉSISTANT. Les joueurs RÉSISTANT et OCCUPANT peuvent regarder leur carte MÉDAILLE mais ne doivent pas la montrer au camp adverse.

I Positionnez le marqueur de score au centre du tableau de score et placez les 6 jetons de relance sur leurs emplacements respectifs.

J Positionnez le pion BLINDÉ sur Brest ou Quimper au choix du joueur OCCUPANT.

K Positionnez 1 carte SAS sous les cartes MISSION de la zone DELTA avec les jetons DROP ZONE.



D



H



J



1944
RÉDUIT

F



Pioche

SE DÉPLACER



Dans ce scénario, les pions RÉSISTANT peuvent se déplacer d'un LIEU à un autre en suivant les liaisons entre les emplacements. Le coût d'OPÉRATION est de 1 par liaison. Il est possible de se déplacer sur une carte MISSION non révélée.

Dans cet exemple, le joueur RÉSISTANT dépense 1 point d'OPÉRATION pour se déplacer.

SCÉNARIO 2 extension D-DAY LE RÉDUIT BRETON



La partie prend fin si l'un des 2 camps gagne une MÉDAILLE ou s'il n'y a plus de cartes MISSION sur le plateau.



Chaque MÉDAILLE remportée par l'un des camps rapporte 3 points de victoire.



L'AVENIR de la Bretagne

OVERLORD en Bretagne

Lorsque les Alliés mettent en place les plans d'Overlord (D-Day), il ne s'agit pas que de planifier le débarquement sur les cinq plages et la falaise de la pointe du Hoc. Il faut réfléchir également aux opérations à faire dans la profondeur (parachutage sur Pégasus Bridge, Carentan et Sainte-Mère-Église, Merville), mettre en place des stratégies permettant de fixer des unités ennemies sur d'autres zones afin qu'elles ne puissent rejoindre le front principal, prévoir les sécurisations des flancs offensifs, en cas de percée.



C'est dans cette vaste réflexion que viennent s'imbriquer les opérations qui toucheront la Bretagne : Opérations Digson, Samwest et Spencer. En Bretagne, 85 000 hommes sont présents dont des unités de formation des troupes aéroportées constituées d'instructeurs chevronnés. Ces unités sont commandées par un maître en matière de combat d'arrière-garde, le général Ramcke, parachutiste, ancien de l'Afrika Korps. Il ne faut surtout pas que ce réservoir de troupes aguerries vienne alimenter le front intérieur. Les SAS, pour réaliser leurs missions, seront dotés de leurs jeeps spéciales, sur-armées (mitrailleuses Vickers double à l'avant, une mitrailleuse sur pied à l'arrière). Ce sont des unités entraînées aux opérations de guérilla qu'ils ont menées de main de maître en Afrique sur les arrières de Rommel. Le commandant des SAS Français est le colonel Bourgoïn dit « Le Manchot » car il a un bras inerte après plusieurs blessures reçues en Afrique. Le 5 juin à 22h30, Émile Bouétard, breton de naissance, est le premier de l'opération Overlord à toucher le sol. Il est tué immédiatement par une patrouille Allemande qui se trouve présente dans le secteur, à Plumelec. Ses camarades prennent contact avec les résistants. Leur première mission est de regrouper les maquisards et les former à la guerre d'escarmouches. À leur grande surprise, ils découvrent que depuis le 3 juin, les bretons ont déjà commencé des opérations de harcèlement. Le réduit Saint-Marcel est bien fortifié et une certaine discipline règne dans les rangs. La mission peut alors commencer.

Une histoire oubliée

C'est une histoire oubliée, occultée par le débarquement anglo-américain du 6 juin 1944. Contrairement à ce dernier, le parachutage de 500 SAS français en Bretagne n'a pas été filmé, suivi par des reporters de guerre. Ce débarquement, 24 heures avant celui des parachutistes de la 82e et 101e Airborne sur Sainte-Mère-Église et Vierville en Normandie, faisait partie d'un ensemble d'opérations commandos dites « mineures » au vu de l'énorme armada américaine prévues de se déverser sur les plages normandes. Pourtant, ces parachutistes français, embryons de toutes nos unités parachutistes d'aujourd'hui, seront les premiers à toucher le sol de France (Opérations Digson et Samwest). Leurs objectifs ne présentent pas une dimension stratégique. Ils doivent, dans un premier temps, prendre contact avec les maquis bretons, les armer avec le matériel qui sera largué en même temps, structurer cette résistance afin qu'elle harcèle les armées Allemandes, obligeant l'état-major à conserver ces unités et ne pas les envoyer sur le front de Normandie pour renforcer éventuellement, les unités au contact. La deuxième mission consiste à gêner les déplacements des forces Allemandes dans le département et les empêcher d'en sortir en fermant la nasse bretonne sur un axe Pontorson, Fougères-Vitré, Chateaubriant, Ancenis. Enfin, dans un troisième temps, lorsque les armées auront percé en Normandie, protéger le front Sud de l'offensive en patrouillant sur un axe Ouest-Est et renseigner sur la remontée de colonnes Allemandes. Les américains ont l'intention de prendre rapidement le port de Cherbourg-Octeville qui devient l'objectif majeur du débarquement. Brest n'est pas dans leur plan. Lorsque les 34 SAS sautent à proximité du village de Saint-Marcel avec 10 tonnes d'armement, le 5 juin 1944 à 22h30, dans le secteur de Plumelec, ils découvrent une résistance déjà en prise avec les troupes Allemandes. Rapidement, les renseignements qu'ils recueillent font état de la présence du XXVe corps, LXXIVe corps d'armée ainsi que des éléments des 2e, 3e et 5e division de parachutistes Allemands dont 300 hommes de ces unités affectés à la formation (instructeurs). Ce sont des experts. Ils sont dirigés par le général Ramcke, un parachutiste, expert de la défense (Crète, Afrique, Monte Cassino). Pour l'état-major Allemand, la Normandie ne peut être qu'une diversion, le débarquement ne pouvant se dérouler que dans le Pas-de-Calais. Ce parachutage et l'activité des maquis font donc parti, pour eux, de cette diversion. Rapidement, les troupes Allemandes cernent le maquis Saint-Marcel qui est devenu le lieu de rassemblement d'un grand nombre de maquisards voulant en découdre. Les SAS sont renforcés le 6 et le 7 juin par 18 groupes (160 hommes) experts en sabotage.



Les Spécials Air Service

Les SAS ont une particularité. Ils sont équipés de Jeeps armées de mitrailleuses Vickers double. Les premières patrouilles permettent de rayonner sur une zone de 30 kilomètres autour de la zone de saut. Puis, à partir du 10 juin, l'étau se resserre.

Depuis le 6 juin le débarquement a eu lieu. Assez rapidement, les Américains et les Anglais rencontrent des difficultés. Caen, qui devait être prise au premier jour, est loin d'être investie. Le port artificiel à Arromanches est détruit par une tempête. Les troupes américaines, après avoir pris Cherbourg, entièrement détruite avec un port inutilisable, se retrouvent dans une bataille de haies dans le bocage normand, qui va leur coûter un grand nombre de tués.

Pendant ce temps, en Bretagne, le maquis Saint-Marcel subit les assauts de l'armée Allemande qui reste assez sereine sur les événements en cours. Des unités SS remontent en direction de la Normandie (Das Reich). Le commandement préfère conserver les unités en Bretagne pour une éventuelle contre-attaque.

Pourtant, de nouveaux parachutages de SAS ont lieu dans le Sud de Guingamp.

Rommel, averti de ce qui se déroule en Bretagne et informé que des parachutistes français font partie des opérations de harcèlement, reconnaît la marque de « fabrique » de ces unités et comprend qu'il a affaire à ce chef SAS, dit « le Manchot », avec qui il a déjà eu maints déboires en Afrique. Durant toute la bataille, la tête du commandant Bourgoïn sera mise à prix, et tous les manchots seront désormais suspects en Bretagne.



Qui ose gagne (Who Dares Wins)

Le 18 juin, alors que le PC est sur le point d'être investi, ordre est donné de se disperser. Toutes les équipes, accompagnées de groupes de résistants, percent l'encerclement tous azimut, et se dispersent sur l'ensemble du territoire breton.

La mission des SAS et du maquis breton est désormais d'empêcher toute sortie du département d'un maximum de troupes Allemandes. La mission sera remplie au-delà des espérances. Le 1er juillet, Cherbourg prise par les Américains, l'objectif est de percer vers le Sud.

Le général Patton déclenche l'opération Cobra et perce les défenses Allemandes à La Chapelle-Enjuver. Il fonce sur Avranches. L'état-major Allemand demande aux unités qui ne défendent pas le port de Brest, de faire rapidement mouvement en direction de cette ville.

Mais le danger est devenu beaucoup trop important sur les axes de la Bretagne. Chaque sortie se solde par une déroute systématique des troupes Allemandes. Elles restent retranchées dans les grandes villes (Brest, St Nazaire, Concarneau, Dinard, Rennes, Nantes, Saint-Malo, Vannes...) et les infrastructures sont détruites empêchant les mouvements d'unités lourdes.

Désormais, Brest devient une priorité stratégique pour les Alliés. La percée d'Avranches, grâce à l'opération Cobra, permet au VIIIe corps d'armée américain de remonter sur la Bretagne.

Les axes étant sécurisés par les maquis et les SAS, la libération du département se fait rapidement.

Preuve de la valeur des unités Allemandes en Bretagne, le port de Brest ne sera pris que le 19 septembre (Capitulation Ramcke).



Paul Chenailier, plus connu sous le pseudonyme de Colonel Morice est né à Paris le 6 mai 1904 et mort à Quéven (département du Morbihan) le 18 juin 1960. Durant l'Occupation, il est responsable de la Résistance dans le Morbihan et devient Compagnon de la Libération par décret du 19 octobre 1945.

En 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale, il est capitaine au long cours et lieutenant de vaisseau de réserve. Après des missions de reconnaissance au Havre (Normandie), il rejoint Cherbourg où il prend le commandement d'un chalutier réquisitionné comme « arraisonneur-dragueur », le Marie-Gilberte II (AD 158) et appareille pour Casablanca au Maroc.

En 1941, il est démobilisé et rapatrié en métropole, affecté au Ravitaillement général du Morbihan, il s'engage immédiatement dans la Résistance. C'est après l'arrestation par les Allemands, du commandant de gendarmerie Maurice Guillaudot, dont il assume dès lors les responsabilités, qu'il prend le pseudonyme de « Morice ». En tant que commandant départemental (grade de colonel) de l'Armée secrète, il rassemble et organise les différentes forces et parvient à la fusion de l'Armée secrète et des FTP pour former les FFI. Il commande une armée comptant jusqu'à 12 000 résistants. Tout au long de l'hiver 1943-1944, il récupère de nombreux parachutages d'armes. À partir du 6 juin 1944, au moment du débarquement de Normandie, les parachutages s'intensifient à Saint-Marcel, près de Malestroit, armes mais aussi soldats du 4e bataillon d'Infanterie de l'Air (3e SAS / 4e SAS).

Le 18 juin, le maquis de Saint-Marcel est attaqué par les Allemands, mais les parachutistes du Special Air Service et maquisards parviennent à contenir les attaques, à se replier la nuit venue, puis percer l'encercllement et établir des bouchons sur toute la Bretagne. En août, après la liaison avec les troupes Alliées, il est sur le front de Lorient et de la Vilaine, avec le général Borgnis-Desbordes. À la fin de la guerre, il est promu au grade de capitaine de frégate, tout en étant lieutenant-colonel de l'Armée de terre. Il est le fondateur-directeur du quotidien La Liberté du Morbihan (tirage : 22 000 exemplaires en 1954), essentiellement diffusé sur Lorient et sa région.

Il est inhumé à Vannes au cimetière de Boismoreau.



Jeanne Bohec est née le 16 février 1919 à Tourlaville dans la Manche. Engagée dans le corps des Volontaires Françaises des forces françaises libres, elle intègre le BCRA (Bureau central de renseignements et d'action – Service secret de de Gaulle à Londres) et apprend les techniques de sabotage.

Parachutée en février 1944 aux environs d'Asséle-Boisne, dans la région d'Alençon – elle sera l'une des cinq femmes parachutées en France – elle est réceptionnée par Jean-François Clouët des Pesruches alias Galilée, prévenu par message de Radio-Londres de l'arrivée de cet agent « Le boa en s'enroulant vous apportera un petit ». Elle récupère une bicyclette chez ses parents à Rennes et sillonne la Bretagne sur ce véhicule (d'où son surnom – la plastiqueuse à bicyclette). Sous les pseudonymes « Rateau et Micheline », elle forme des équipes de saboteurs.

Dans le cadre du Plan Vert lors de l'opération Overlord, elle organisera plusieurs opérations pour entraver les communications allemandes et ralentir l'envoi de troupes vers le front de Normandie.

Sachant bien manier les armes, elle veut prendre part aux combats dans le maquis Saint-Marcel mais cela lui sera refusé. Victime de misogynie, elle mènera ces combats, bien souvent seule, en faisant sauter des ponts, des poteaux téléphoniques, des centres de télécommunication, la poudrerie du Moulin blanc au Relecq-Kerhuon, participant ainsi activement à la libération.

Reconnue pour ces actions par des résistants devenus hommes politiques (Jacques Chaban-Delmas), elle sera décorée de la médaille de la Résistance, Croix de guerre 1939-1945, commandeur de l'ordre du Mérite et Officier de la Légion d'honneur.

Elle décède le 11 janvier 2010 et est inhumée à Plestin-les-Grèves en Bretagne.



Pierre Bourgoïn

est né en Algérie en 1907, il est instituteur en Afrique Occidentale française (AOF) à partir de 1925. Il est passionné par la chasse aux fauves.

Il effectue son service mili-

taire en 1928 au 3e régiment de tirailleurs algériens, où il est nommé sous-lieutenant de réserve en 1929.

Promu lieutenant de réserve en 1939 avec effet rétroactif au 22 octobre 1938, Pierre Bourgoïn rejoint dès juin 1940 les Forces françaises libres (FFL) et prend part, en août de la même année, au ralliement à la France libre de l'Oubangui-Chari, pays où il exerçait comme instituteur. Incorporé en janvier 1941 au Bataillon de marche no 2, au sein duquel il commande le groupe franc, il participe à la campagne de Syrie en juin 1941 et y est blessé au pied droit par un éclat d'obus en juillet. Il est condamné à mort par contumace pour faits de résistance en 1941. Capitaine en décembre 1941, il est affecté au groupe de bombardement Lorraine et effectue dans cette unité la campagne de Libye en tant que commandant de l'échelon à terre (Groupement nord-africain).

En mars 1942, il est blessé par balle une seconde fois, à la face postérieure du genou. En juin 1942, il est encore blessé lors d'un accident d'avion et souffre de fractures multiples des côtes. Après avoir effectué un stage de commando parachutiste, il est affecté aux services secrets britanniques de l'Intelligence Service Landing Departement. Il y est chargé du renseignement lors de missions spéciales. Il effectue également à la tête d'un commando des coups de main en Tunisie.

En décembre 1942, il reçoit, ainsi que le capitaine Augustin Jordan, la mission de désorganiser les arrières lointains de l'ennemi, et il réussit à atteindre la frontière tunisienne avant que la 8e armée ne soit arrivée à Tripoli.

En janvier 1943, un groupe attaque continuellement les convois entre Tripoli et Sousse, tandis que l'autre détruit des ouvrages d'art à Kairouan, à Mateur, fait sauter un train sur un pont dans la région de Gabès. Jordan est fait prisonnier.

Le 19 février 1943, avec son groupe, il traverse les territoires occupés par deux divisions ennemies, situe l'emplacement exact d'un grand nombre de pièces d'artillerie adverses, détruit un pont d'une importance primordiale pour l'ennemi et ramène son groupe au complet. Alors qu'il se rend en Algérie le 23 février 1943, au retour d'une reconnaissance des infrastructures Allemandes en Tunisie, son véhicule est attaqué par un avion Allemand et son conducteur en perd le contrôle. Bourgoïn porte 37 traces de blessures et est amputé du bras droit ; quant à son bras gauche, il porte une fracture du radius et du cubitus et une fracture complète du poignet, ainsi que des blessures multiples par éclats d'obus à la cuisse gauche.

Il réussit à échapper aux recherches Allemandes, se cache en s'enterrant dans le sable et est recueilli au bout de six heures par une patrouille anglaise. Il est soigné à l'hôpital de Philippeville, puis en convalescence à l'hôpital d'Alger et part en Angleterre dès sa guérison, le 1er octobre 1943, après sept mois d'hospitalisation.

Désormais surnommé « le Manchot », il est promu commandant. En novembre 1943, il prend à la suite de Pierre Fourcaud, le commandement du 4e régiment du Special Air Service, le 4e Bataillon d'Infanterie de l'Air, une unité française de 500 hommes qui deviendra en 1944 le 2e régiment de chasseurs parachutistes. Il entraîne son régiment en Angleterre, puis en Écosse en vue du débarquement en Europe. En avril 1944, il rencontre le maréchal britannique Bernard Montgomery qui passe en revue les deux régiments SAS français : le 3e, commandé par le capitaine Château-Jobert et le 4e.

À partir de la nuit du 5 au 6 juin 1944, son régiment est envoyé en Bretagne lors des opérations de la bataille de Normandie, afin d'y fixer les troupes Allemandes présentes : ce sont les opérations SAS en Bretagne. Lui-même est parachuté, malgré son handicap, avec un parachute bleu-blanc-rouge, cadeau des Anglais, dans la nuit du 10 au 11 juin, sur Dingson dans le Morbihan, à côté de Saint-Marcel, avec son état-major et une compagnie. Il y rejoint ses hommes qui encadrent déjà les résistants.

Afin de bloquer sur place les 85 000 soldats Allemands qui se trouvent dans la région, il rassemble 3000 maquisards et 200 SAS dans le maquis de Saint-Marcel (Morbihan). La base Samwest située à Duault (Côtes-du-Nord) est dispersée le 12 juin 1944 par une attaque Allemande. C'est ensuite au tour de Dingson d'être attaquée : c'est le combat de Saint-Marcel le 18 juin 1944. Le rassemblement est dispersé après la bataille, et les hommes de Bourgoïn, après s'être réorganisés à Plumelec, se disséminent dans toute la région. Après le 18 juin, le reste du régiment est rejoint peu à peu en renfort par des parachutages ponctuels de « sticks ». L'action de Bourgoïn paralyse les Allemands qui recherchent désespérément tout manchot suspect. Il échappe de peu à la capture près de l'écluse de Guillac le 11 juillet. Il devient l'homme le plus recherché dans toute la Bretagne, jusqu'à la libération de la région en août. Rommel met une seconde fois sa tête à prix, après l'avoir déjà fait lors de la campagne d'Afrique ; il sait qu'il a affaire au même personnage. Les Américains atteignent la Bretagne le 6 août 1944 et la jonction se fait avec les SAS qui se regroupent et reforment le 4e SAS. Fin août 1944, Bourgoïn reçoit la mission de couvrir avec son régiment le flanc droit de l'armée Alliée sur la rive droite de la Loire : c'est l'opération Spencer. En septembre, ses troupes attaquent une colonne Allemande de 18 000 hommes (colonne Elster) qui remontait du sud-ouest. À Saint-Pierre-le-Moutier, ses « sticks » capturent 3 000 Allemands le 10 septembre et s'emparent d'un matériel considérable.

En novembre 1944, Bourgoïn est nommé inspecteur des Parachutistes ; son régiment est remis entre les mains de son adjoint Pierre Puech-Samson. Bourgoïn est démobilisé en octobre 1945. Il revient à Saint-Marcel en 1947, en présence du Général de Gaulle, et en 1951 lors de l'inauguration du monument du maquis.

En 1949, il est nommé inspecteur général des chasses pour la France et l'Outre-Mer, et est promu colonel de réserve en 1950. Il est élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur le 27 mai 1955. Il aura ensuite une vie politique en étant plusieurs fois député UNR.

Grand mutilé de guerre, il donne sa démission de député de Paris pour des raisons de santé le 6 mai 1970. Il meurt le 11 mai 1970 à Paris. Ses obsèques ont lieu aux Invalides, à titre exceptionnel. Il est inhumé à Plumelec dans le Morbihan, où le premier mort SAS du débarquement, Émile Bouétard, est tombé lors des opérations d'invasion de la France ; c'est également près de là que furent exécutés par la Milice française dix-huit parachutistes et résistants, dont le capitaine Pierre Marianne et le lieutenant François Martin, deux des adjoints de Bourgoïn.



Roland Clée

est né le 02 novembre 1920 aux Andelys (Eure) et décède le 22 avril 1989 à Montpon-Ménésterol (Dordogne). En 1933, à peine âgé de 13 ans, Roland Clée devient enfant de troupe. Il rejoint le Prytanée militaire de la Flèche (Sarthe) puis présente le concours d'entrée à Saint-Cyr.

En 1941, après avoir réyssi Saint-Cyr, Roland Clée arrive à Aix-en-Provence où est repliée l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr. Parmi les instructeurs, il retrouve un certain Théodose Morel qui prendra le commandement, en 1944, du maquis des Glières.

En novembre 1942, lorsque les Allemands envahissent la zone sud, il est alors en position de non-activité et devient étudiant en droit à Paris. En vérité, il recueille du renseignement pour le compte de l'ORA (Organisation résistance de l'armée).

En juillet 1943, ses activités éveillent l'attention des autorités. Il décide de s'éloigner de Paris et demande à rejoindre les chantiers de jeunesse.

Affecté au groupement 38 à Nontron (Dordogne), il déserte et rejoint l'armée secrète. Immédiatement, il lui est confié le commandement d'un groupe de réfractaires du STO (40 hommes), dans la région de Dournazac (Haute-Vienne). Il bascule rapidement sur l'AS Dordogne et instruit les maquis en mettant en œuvre ce qu'il a appris à Saint-Cyr. Il entame une série de coups de main à la tête d'une petite équipe (récupération d'armes, de véhicules, de vêtements et de cartes d'alimentation). Pourchassé par la Milice, le réseau auquel il appartient est décimé. Le 3 novembre 1943, le camp du Maine-du-Puy est assiégé et une grande partie de son groupe est arrêté. 2 hommes sont fusillés et 37 sont déportés. A partir de là, Roland Clée déclare que tous français pris les armes à la main, contre la résistance, sera déclaré traître.

Roland Clée fonde son propre groupe et met en place un Corps Franc, sorte de groupe commando appelé « Corps Franc Roland ». Cette unité deviendra un outil de combat d'une redoutable efficacité.

À partir de janvier 1944, et durant près de 6 mois, les opérations se multiplient (embuscades, sabotages, ravitaillements, éliminations de collaborateurs notoires). La division Brehmer répond d'une manière particulièrement brutale dans les villages alentours. Lorsque cette unité quitte la région pour poursuivre ses actions en Limousin, 80 missions ont déjà été effectuées sans aucune perte dans les rangs du Corps Franc Roland. Le débarquement démultiplie les opérations et perturbe durablement les lignes de communication Allemandes.

Les renforts affluent et le corps franc devient un bataillon avec près de 300 hommes. À la tête de cette unité, il devient la bête noire des unités Allemandes restées en arrière. Devenue 11e bataillon des forces françaises libres, il prend part, à sa tête, à une marche en direction de l'ouest afin de rejoindre les poches de l'Atlantique, des réduits dans lesquels les Allemands refusent de se rendre. Le 12 septembre 1944, il mène de durs combats au Fort du Chapus, obligeant les Allemands à se replier sur l'île d'Oléron. Royan définitivement encerclé, le 11ème bataillon de Roland Clée participe à la libération de l'île d'Oléron en réalisant un débarquement le 30 avril 1945 (opération Jupiter). C'est la dernière garnison Allemande à se rendre sur le sol français.

À la fin des hostilités, il est tenu d'abandonner son grade de capitaine gagné au feu, et se voit redevenir lieutenant. Affecté en Allemagne comme officier traitant à l'état-major en Sarre, il démissionne en 1947 et s'installe à Montpon-sur-l'Isle où il ouvre un commerce avec son épouse. Il s'investira dans la réserve opérationnelle où il obtiendra le grade de commandant en 1958.

Conclusion :

Aucune troupe Allemande cantonnée en Bretagne n'a pu rejoindre le front de Normandie. Les maquis bretons, aidés par les SAS français ont parfaitement rempli leur mission, mettant en échec toute tentative de renfort Allemand. L'intérêt de leur sacrifice prendra toute sa valeur lors de la contre-attaque de Mortain. Le 7 août 1944, sur ordre d'Hitler, la 2e SS Panzer Das Reich et la 12e SS Panzer Hitlerjugend tentent de couper la 11e armée de Patton et d'isoler le VIIe corps d'armée américain en Bretagne.

La division Das Reich arrivera jusqu'au village de St Hilaire d'Harcouet à quelques kilomètres du Mont Saint-Michel. Aucune unité Allemande stationnée en Bretagne ne pourra faire la jonction. Le réduit breton restera hermétique. La 2ème SS Das Reich se replie le 13 août avec la 12ème SS Hitlerjugend en direction de Falaise. Elles seront broyées dans la poche, quelques semaines plus tard. Après l'entrée en Bretagne du VIIe corps d'armée, les SAS recevront une nouvelle mission tout aussi oubliée : l'opération Spencer. Elle consistera à couvrir le flanc sud de la 11e armée de Patton et à harceler, renseigner et empêcher la remontée des différentes colonnes Allemandes venant du sud de la France (dont les colonnes Brehmer, Jesser et Elster).

Le maquis Breton et les SAS français ont, sans conteste, permis aux Américains, dans les jours difficiles qui ont suivi le débarquement, d'éviter de voir les défenses Allemandes, surtout durant la bataille des haies, renforcées par des troupes aguerries ce qui aurait été préjudiciable pour la sortie du bocage normand. La peur des troupes Allemandes, engendrée par les actions de harcèlement de la résistance bretonne et la mobilité des SAS, a annihilé toute tentative de contre-attaque Allemande. Au final, les opérations Digson et Samwest, en marge du débarquement de Normandie, se sont avérées décisives pour la réussite de l'opération Overlord. Les héros du maquis Saint-Marcel ne sont pas tombés pour rien. Leur sacrifice a été le grain de sable qui a enrayé la machine de guerre nazie, à l'œuvre contre les Alliés venus délivrer la France.

La devise des SAS a été respectée : « Qui ose gagne ». Au même titre que les maquis de l'Ain, de Haute-Savoie ou du Limousin, le maquis St Marcel et la résistance bretonne peuvent être fiers du devoir accompli et méritent leur place dans l'histoire d'Overlord.

« An hini na avantur netra na koll na gounid ne ra » (Proverbe breton : qui ne risque rien ne perd ni ne gagne).

ANNEXES CARTES MÉDAILLES

DAS REICH

Frères et sœurs d'armes



Révélez 4 cartes FRANC-TIREUR de votre main durant le même tour



Maquis triomphant



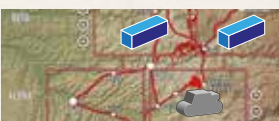
Réaliser une mission sur 4 zones différentes (ALPHA, BETA, DELTA...)



Plan réussi



L'OCCUPANT est dans l'impossibilité d'avancer le pion BLINDÉ



Avancée sanglante



Placez tous les marqueurs CIBLE des zones DELTA et GAMMA



Parcours d'exaction



Placez 1 marqueur CIBLE sur 4 zones différentes



Percée inexorable



Sortir le pion BLINDÉ de la zone EPSILON du plateau

LE RÉDUIT BRETON

Parachutage des SAS



Révélez 4 cartes SAS de votre main durant le même tour

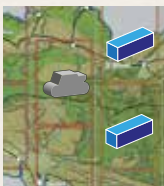


Percée sur Avranches



Positionner le pion BLINDÉ sur Avranches

Volonté farouche



L'OCCUPANT est dans l'impossibilité d'avancer le pion BLINDÉ

Faire régner la terreur



Placer les 10 pions WEHRMACHT sur le plateau.

Appui aérien



Récupérez les 2 marqueurs PARACHUTE.



Encerclement



Retirer 6 cartes MISSION en réalisant des OFFENSIVES.



6x

